

Nous sommes des histoires : réflexions sur la littérature autochtone, Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand (dir.). Mémoire d'encrier, Montréal, 2018, 276 p.

Isabella Huberman

Volume 49, numéro 1, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1066765ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1066765ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Huberman, I. (2019). Compte rendu de [*Nous sommes des histoires : réflexions sur la littérature autochtone*, Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand (dir.). Mémoire d'encrier, Montréal, 2018, 276 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 49(1), 96–98. <https://doi.org/10.7202/1066765ar>

D'une part, cet ouvrage positionne le travail de rédaction et de compilation du missionnaire Paul Lejeune dans une perspective historiographique à l'intérieur du corpus d'écrits de la Nouvelle-France, et d'autre part, dans une perspective de linguistique diachronique, il situe le travail du rédacteur et lexicologue Paul Lejeune en relation avec notamment les autres dictionnaires et textes historiques concernant la langue innue. Considérant que plusieurs communautés issues de différentes zones dialectes de l'innu ont entrepris la documentation de leur patrimoine linguistique immatériel, par exemple la toponymie locale, à l'aide des dictionnaires historiques de l'innu-montagnais (Tipi, Boivin *et al.* 2014), l'analyse critique de la structure et surtout de la genèse de ces ouvrages de référence est plus que pertinente pour guider les personnes-ressources locales dans leur méthodologie de travail de documentation.

Pour terminer, même si la rigueur observée de la documentation linguistique tout au long du livre en témoigne déjà bien assez, notons la motivation sérieuse de Guy Lafèche pour étudier la langue innue de manière approfondie. C'est peut-être justement ce travail de longue haleine entamé depuis 1991 qui amène le chercheur à reconnaître d'une part la contribution essentielle de personnes-ressources expertes dans la langue innue, notamment celle d'Yvette Mollen et de sa mère, la regrettée Desneiges Mestokosho Mollen, et, d'autre part, l'aide et les commentaires reçus de l'Institut Tshakapesh.

Şükran Tipi

Candidate au doctorat en anthropologie,
Université Laval

Ouvrages cités

BISHOP, J.E., et K. BROUSSEAU, 2018 :
« I Speak Cree, Not Innu. Ethnically
United, Ethnonymically Divided? »,
in St. Gervais, R. Iacovino et M.-A.
Poutanen (dir.), *Engaging with Diversity :
Multidisciplinary Reflections on Plurality
from Quebec* : 159-183. Peter Lang

International Academic Publishers,
Bruxelles, Bern, Berlin, New York,
Oxford, Wien.

LAFLECHE, G., 1992 : *Polémiques*. Éditions du Singulier, Laval.

TIPI, S., H. BOIVIN et M. TREMBLAY, 2014 : « Documenter les connaissances sur le territoire dans un but de sauvegarde et de transmission : mécanismes de collaboration et d'éthique de recherche chez les Pekuakamiulnuatsh », in *Boîte à outils des principes de la recherche en contexte autochtone : éthique, respect, équité, réciprocité, collaboration et culture* : 185-191. Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue et Commission de la santé et des services sociaux du Québec et du Labrador. Wendake.



Nous sommes des histoires : réflexions sur la littérature autochtone

Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy
et Isabelle St-Amand (dir.). *Mémoire
d'encrier*, Montréal, 2018, 276 p.

DANS UN CONTEXTE où des débats sur la réconciliation, la décolonisation et l'appropriation culturelle battent leur plein au Québec et au Canada, l'anthologie *Nous sommes des histoires : réflexions sur la littérature autochtone* nous offre des outils pour mieux comprendre les perspectives autochtones dans ces débats. Les codirecteurs Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand nous livrent, pour la première fois en français, des textes théoriques et critiques d'une sélection de chercheurs autochtones et allochtones du champ des études littéraires autochtones. Alors que la barrière de la langue limite les transferts entre les aires francophones et anglophones, le champ des études littéraires autochtones est solidement établi dans le Canada anglais et aux États-Unis. Et si la littérature autochtone au Québec – cette tradition millénaire, qui prend la forme de publications depuis les quarante dernières années – vit un

essor notable depuis le tournant du ^{xxi}e siècle, les chercheurs, étudiants et lecteurs se butent à un corpus critique restreint pour lire, enseigner et comprendre cette littérature. Les directeurs de *Nous sommes des histoires* font ici un grand pas pour combler ce manque en puisant dans le riche corpus critique existant du côté anglophone.

Une des contributions majeures de l'ouvrage sera de familiariser des lecteurs formés principalement dans la tradition des études littéraires occidentales avec les auteurs centraux et les grandes idées liées à la littérature des premiers peuples. À cet égard, l'écrivain wendat Louis-Karl Picard-Siouï qui signe la préface note que l'anthologie permettra de mieux comprendre la littérature autochtone d'expression française « autrement et en dehors des catégorisations eurocentriques habituelles » (p. 7). Cette précision importante souligne la spécificité de ce corpus littéraire. De surcroît, la décision de commencer l'anthologie avec la préface de Picard-Siouï s'aligne avec la perspective des directeurs d'ancrer leur projet dans le respect et l'humilité. Les trois directeurs blancs font preuve d'autoréflexivité sur leur position de pouvoir en tant que chercheurs et font la démarche importante de justifier les raisons pour lesquelles ils font ce travail, écrivant que les Premières Nations, les Métis et les Inuits ont « quelque chose à nous apprendre. Nous voulons écouter leurs histoires et contribuer à les faire connaître » (p. 11). Plus qu'un geste symbolique d'ouvrir un livre sur la critique littéraire autochtone avec une parole autochtone, ce geste déstabilise l'autorité institutionnelle associée à la direction d'un ouvrage et permet de valoriser l'expertise et l'influence fondatrice de Picard-Siouï dans le champ des études littéraires autochtones au Québec.

Dans une introduction rigoureuse, les directeurs dressent un tableau de l'histoire du milieu littéraire autochtone au Québec et de ses thématiques majeures, en même temps qu'ils présentent l'objectif central de l'anthologie, à savoir « de rendre accessibles en français quelques-unes

des principales réflexions théoriques développées dans le domaine des études littéraires autochtones » (p. 13). Les directeurs ont porté une attention particulière à la sélection des textes, choisis en fonction de leur qualité et de leur importance dans le champ, mais également pour leur pertinence dans l'espace francophone. Leur démarche relève de l'importation culturelle, mais ils se justifient de manière convaincante en écrivant qu'« il ne s'agit pas d'imposer aux études littéraires autochtones francophones l'ensemble des réflexions élaborées dans l'espace anglophone, mais bien de cibler les éléments pertinents à la compréhension des œuvres produites au Québec » (p. 15). Sous l'œil des directeurs, nous pouvons donc concevoir l'existence d'une « parenté littéraire », c'est-à-dire de liens entre les écrivains de l'Île de la Tortue au-delà des barrières linguistiques issues d'une double colonisation, française et anglaise.

Pour répondre à ces objectifs, l'anthologie retrace la conversation critique au cours des dernières décennies en rassemblant quinze articles fondateurs organisés selon leur date de publication, de 1990 jusqu'à 2014. Dans le premier essai du livre, devenu incontournable dans le champ, Jeannette Armstrong mobilise une vive dénonciation du colonialisme et affirme que l'objet de la critique doit être les systèmes et les appareils responsables de la dépossession des Autochtones. Elle encourage l'écrivain autochtone à « étudier le passé et soutenir sa culture pour tendre vers une vision d'avenir nouvelle pour l'ensemble de notre peuple » (p. 25).

Cette revendication pour une souveraineté culturelle autochtone est partagée dans l'ouvrage par plusieurs autres auteurs qui se méfient de la prédominance des perspectives eurocentriques toujours utilisées pour lire les littératures autochtones. Par exemple, Thomas King juge la grille d'analyse postcoloniale réductrice, puisque cette perspective tend à faire table rase du contexte de production spécifique du corpus autochtone. Une approche postcoloniale coupe les littératures autochtones de

leurs propres traditions, qui étaient en place bien avant la colonisation et qui ont été transmises en dépit de celle-ci. À son tour, Keavy Martin décode finement des stratégies pour interpréter certains genres autochtones, notamment des contes oraux inuits, comme littérature plutôt que comme textes ethnographiques, en soulignant l'appréciation de l'esthétique des récits de vie des aînés.

Certains articles nous poussent à examiner la nature même de la théorie littéraire. Lee Maracle remet en question toute distinction nette entre la théorie et le récit. Elle avance que les histoires et les théories se situent sur le même plan de production de savoir. Selon Maracle, une histoire – qu'elle vienne du quotidien ou de la poésie – est préférable à une théorisation hors du contexte de l'expérience. Dans la même veine, Daniel Heath Justice nous amène à comprendre que la « théorie de la décolonisation ne se limite pas aux essais et aux analyses de textes ; on la trouve aussi constamment en mouvement dans les circuits de sens de la poésie, des œuvres romanesques et non romanesques » (p. 123).

D'autres articles nous incitent à réfléchir aux fonctions diverses des littératures autochtones, car, en effet, les écrivains réunis dans l'anthologie comprennent la production littéraire autochtone comme une expression artistique qui *agit*. Neal McLeod souligne la fonction de la reterritorialisation, en expliquant que la littérature permet de contrer l'aliénation spatiale et idéologique des personnes autochtones qui pourront « retourner chez soi grâce aux histoires ». Jo-Ann Episkew, quant à elle, perçoit une fonction double de la littérature : celle de la guérison pour les écrivains et les lecteurs autochtones, et celle de l'éducation des lecteurs allochtones et de la promotion de la justice sociale au sein de la société coloniale.

L'anthologie accorde une place importante aux questions éthiques, ce qui reflète l'importance de celles-ci dans le champ de la littérature autochtone où la légitimité même d'un projet de recherche dépend souvent de sa démarche éthique. Si la

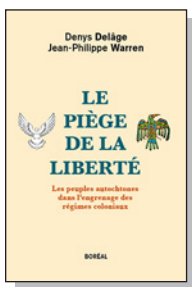
majorité des écrivains de l'ouvrage sont issus des Premières Nations, deux des écrivains allochtones, Renate Eigenbrod et Sam McKegney, s'interrogent sur leur positionnement en tant que chercheurs non autochtones engagés dans le milieu. Eigenbrod privilégie la réflexion introspective et reconnaît que sa compréhension de certains textes ne pourra être que partielle puisque ceux-ci proviennent de cultures autres que la sienne. McKegney, quant à lui, se méfie de l'autoréflexivité trop appuyée des chercheurs allochtones et des travaux qui n'offrent que des affirmations provisoires. Il propose plutôt des « stratégies d'engagement éthique » qu'il envisage comme « s'engager, être à l'écoute, apprendre, dialoguer et débattre » (p. 159). Grâce à la diversité des approches et des thématiques traitées, les articles mettent au jour la complexité des littératures autochtones.

Enfin, soulignons l'excellent travail du traducteur, Jean-Pierre Pelletier, qui reste fidèle au style individuel de chaque auteur. La mise à notre disposition d'un vocabulaire juste en français provenant de ces textes est un aspect crucial et explicite du projet. Les chercheurs et lecteurs francophones se familiariseront ainsi avec le verbe *Cri-er* (de faire Cri), pour décrire les identités autochtones comme étant liées à leurs peuples, comme l'explique Warren Cariou, à la suite de la poète Louise Halfe. Les lecteurs comprendront les « manières manifestes » de la figure du « post-indien » grâce à Gerald Vizenor. Ils s'interrogeront, avec Daniel Heath Justice, au sujet des stratégies propices pour « indianiser l'université ». Ils pourront utiliser l'expression de Neal McLeod de « diaspora idéologique » pour nommer l'intériorisation de la dépossession des terres par les personnes qui vivent cette violence coloniale. Bref, la traduction nous munit d'une abondance de termes nouveaux et ouvre ainsi de nombreuses portes pour étudier ces textes dans le milieu francophone.

Ce livre est véritablement « incontournable pour toute personne – autochtone ou allochtone – voulant

se lancer dans l'étude des littératures autochtones », comme l'a si bien dit Picard-Sioui dans la préface. Plus largement, les lecteurs de *Nous sommes des histoires* vont être amenés à repenser leurs définitions de la critique littéraire et de la littérature. C'est ce que la littérature autochtone et la critique littéraire autochtone nous poussent à faire.

Isabella Huberman



**Le piège de la liberté :
les peuples autochtones
dans l'engrenage
des régimes coloniaux**

Denys Delâge et Jean-Philippe Warren.
Boréal, Montréal, 2017, 440 p.

LE PIÈGE DE LA LIBERTÉ propose une anthropologie historique des relations entre Autochtones et Euro-Américains dans le nord-est de l'Amérique du Nord. Portant surtout sur la période allant de l'établissement de Québec (1608) jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le livre cherche à dégager de l'histoire de ces relations une série de généralisations quant à l'organisation sociale et à la logique culturelle des Autochtones, d'une part, et des empires, colonies et États-nations euro-américains, de l'autre. Ce faisant, Denys Delâge et Jean-Philippe Warren semblent vouloir encourager une meilleure compréhension de la part des Québécois et des Canadiens concernant les différences culturelles profondes qui continuent de marquer les relations qu'entretient la société dominante avec les communautés autochtones, tout en fournissant un cadre conceptuel aux chercheurs travaillant sur ces relations. Bien que stimulante, cette étude se voit affaiblie par son format, ses objectifs plutôt contradictoires et la façon dont elle fait appel à la littérature anthropologique. Cherchant visiblement à rejoindre

deux lectorats distincts – l'un grand public, l'autre spécialiste –, *Le piège de la liberté* ne satisfera certainement aucun des deux.

Au début du texte, Delâge et Warren évoquent la nécessité de produire « une anthropologie comparée du pouvoir afin de décrire comment s'est traduit, de part et d'autre, le choc des cultures » afin de dépasser l'analyse avant tout matérialiste qui insiste sur l'affrontement entre « des peuples à l'âge de pierre et des peuples à l'âge de fer » (p. 9). S'ils ne nient pas les écarts technologiques séparant des sociétés autochtones et européennes, ni l'effet destructeur du choc microbien et de la violence déployée par les colonisateurs, Delâge et Warren mettent l'accent sur la culture, et ce dans son sens large, soutenant que les Autochtones y « ont également été brisés » (p. 11). Ils avancent ainsi la thèse que la liberté promise par les Européens et leurs descendants en Amérique était, en fait, un piège pour les Autochtones, servant avant tout à les opprimer et à les marginaliser.

Afin de démontrer cette thèse, Delâge et Warren organisent le livre en sept chapitres, précédés d'une introduction et suivis par une conclusion. Au-delà des chapitres, *Le piège de la liberté* se divise de manière implicite en deux parties. La première, qui inclut l'introduction et les trois premiers chapitres, se concentre surtout sur la Nouvelle-France et le concept de liberté, cherchant à jeter les bases de l'anthropologie comparée que le livre vise. La deuxième, quant à elle, comprend le reste de l'ouvrage et poursuit l'analyse entreprise par les chapitres précédents dans le temps (se concentrant sur la période allant de la Conquête jusqu'au tournant du XX^e siècle) et à travers des thèmes ayant marqué les relations colonisateur-colonisé (le commerce, la propriété, le travail et la réforme morale et politique).

Ensemble, ces deux sections dépeignent des relations complexes liant colonisateurs et colonisés, relations qui s'articulent sur plusieurs plans (économique, politique, social, culturel et religieux). S'ils exagèrent peut-être l'étanchéité

des distinctions alors faites par les Européens et les Euro-Américains entre ces domaines, les auteurs réussissent néanmoins à démontrer les conséquences multidimensionnelles qu'ont eues ces diverses activités chez les Autochtones. Delâge et Warren rendent ainsi un grand service, faisant une analyse moins désencastrée que celles offertes par bon nombre d'études scientifiques. Cela est particulièrement bien illustré par le traitement que réservent les auteurs aux différences spirituelles ou religieuses et aux effets que celles-ci ont sur divers aspects du choc des cultures. Si le christianisme se prétend universaliste, sa notion du péché permet aux Européens d'exclure certains individus de la collectivité, et sa définition de l'humanité proscribit l'attribution d'un esprit ou d'une volonté à la flore, la faune, les phénomènes naturels et les ancêtres. Pour Delâge et Warren, cela est en parfaite contradiction avec la vision qu'ont les Autochtones. Suivant à la trace les travaux anthropologiques classiques signés Clastres, Lévi-Strauss, Mauss et d'autres, les auteurs attribuent aux Autochtones une vision de la société à la fois plus inclusive et plus exclusive que celle importée d'Europe. Si les Autochtones décèlent l'humanité dans des choses autres qu'humaines et s'ils travaillent sans cesse afin de garantir le lien social entre les membres de la communauté, ils ne reconnaissent pas forcément l'humanité des étrangers. La dette et le don/contre-don y jouent un rôle absolument primordial. Au lieu de l'exclusion qu'opère le péché chez les Européens, les Autochtones tiennent pour acquis que chacun est endetté envers ses parents, sa communauté et des êtres autres qu'humains, et ce dès le plus jeune âge. De plus, ces comptes ne peuvent jamais être quittes, car être libre de dettes équivaut pour les Autochtones à ne pas exister, à se retrouver en dehors de la société – autrement dit, à ne pas être humain. À partir du début du XVII^e siècle, le travail missionnaire prend cet ordre des choses à l'assaut afin d'imposer la notion chrétienne du péché et, par le fait même, de briser le lien social à la base de toute communauté autochtone. Delâge et